

De manière générale, je ne cours pas au-devant de là où je pense que ce qui doit m'arriver arrivera, mais je substitue à la course l'idée que je suis à la place qu'il faut.

Un soir, par exemple, ma mère me dit: c'est à cette heure que les araignées sortent. Il est tard. Cette heure est celle où je vais dormir. On entend, quand il fait noir, des insectes invisibles dans les murs de la chambre. Ils cognent leur tête contre le bois. Plutôt qu'en raison du pouvoir divinatoire que leur invisibilité pourrait leur procurer, c'est, paraît-il, à cause des bruits répétitifs que cette mauvaise habitude produit, qu'on les appelle parfois des horloges de la mort. Le son martelé prend, au moment où je m'endors, la forme de tout ce qui, en moi, cherche une forme. Ma mère qui a peur de vous ne supporte pas l'idée de sentir le craquement très léger de votre corps quand elle vous écrase. Je lui demande ce que dit ce craquement en n'étant presque pas là. C'est comme si vous pouviez, de votre vivant (c'est sa réponse), vous dispenser des signes que le vivant produit, et cela vous suit lorsque vous mourrez.

Vos mouvements sont différents des miens, la manière dont vous passez de cette immobilité dans laquelle on pourrait vous croire mortes à la vitesse avec laquelle vous rejoignez la mouche qu'enfant, j'ai déposée dans votre toile pour la regarder se faire attraper. Je crois que je m'identifie plus facilement à la mouche qu'à vous, alors que, vous l'amenant, je me suis comporté davantage comme vous que comme la mouche.

Je prends exemple sur vous : je cherche à attraper autant de mouches que possible. Je les enferme dans un verre retourné sur la table où l'on mange. Durant l'été, je tente chaque jour de battre mon record : j'utilise un verre pour attraper les mouches, un autre pour les regrouper. Je glisse une feuille de papier sous chaque verre pour les faire communiquer sans que les mouches ne s'enfuient. J'attends qu'elles soient toutes du même côté (ça demande à chaque mouche supplémentaire un temps un peu plus long) puis je glisse à nouveau la feuille entre les deux verres pour les séparer. En fin d'après-midi, je regarde comme elles passent d'un verre à l'autre.

Vous avez pris l'habitude de quadriller le coin où vous vous trouvez pour que votre rythme l'emporte sur celui de celles que vous mangez, et j'ai le sentiment, depuis les premières fois que je vous observe, que je suis déjà et que je serai plus tard dans une situation symétriquement opposée, c'est-à-dire que j'avancerai sur un quadrillage qui ne sera pas le mien et dont je ne tenterai pas vraiment de connaître ni d'assimiler l'auteur s'il existe.

Le sol de la cave dessine des reliefs de terre humide et cabossée sur lesquels je roule en tricycle. Ce sont des montagnes d'argile sombre ou de terre battue qui organisent la pièce. Une porte donne directement sur le jardin où nous sommes réunis. Une autre donne en haut de l'escalier sur la cuisine où je ne suis plus seul, même si vous n'êtes pas là. Je m'interdis de toucher le ruban jaune sur lequel les mouches se collent comme je m'interdis de toucher vos toiles. Je fais semblant d'être malade, secoue le thermomètre qui glisse et se brise. La chambre que je partage avec mon frère tient toute entière dans cette image : je range les morceaux de verre et les gouttes de mercure dans ma banane Hollywood chewing-gum puis je glisse la banane sous mon lit.